



HAL
open science

Contacts de langues et de culture dans le Journal d'Yvonne Blondel

Norbert Dodille

► **To cite this version:**

Norbert Dodille. Contacts de langues et de culture dans le Journal d'Yvonne Blondel. Glottopol: Revue de sociolinguistique en ligne, 2003, Anciens et nouveaux plurilinguismes, 2, pp.65-73. hal-03543389

HAL Id: hal-03543389

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03543389>

Submitted on 26 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONTACTS DE LANGUES ET DE CULTURE DANS LE JOURNAL D'YVONNE BLONDEL

Norbert Dodille

LCF – UMR 8143 du CNRS – Université de la Réunion

Fille du « ministre de France » (ambassadeur) Camille Blondel, Yvonne Blondel a épousé un Roumain, Jean Camarasescu, nommé préfet du département de Silistra, à la frontière Bulgare. C'est là que la surprend la guerre, déclarée en 1916, une guerre qui se révélera particulièrement meurtrière sur ce front. Yvonne Blondel, témoin et acteur de la guerre (elle est infirmière), tient un journal des événements.

Images de peuples

Une situation de guerre, et de guerre cruelle comme celle que connaît Yvonne Blondel, est une situation dans laquelle les images culturelles des peuples, ce qu'on appelle souvent les *clichés*, sont requises et décrites avec des traits d'autant plus forcés qu'il s'agit de consolider des réflexes identitaires. Ces réflexes sont d'ailleurs d'autant plus vifs que les négociations qui ont précédé la guerre ont accouché d'un système d'alliances tout à fait paradoxales (les Roumains se retrouvent alliés de leurs ennemis héréditaires, les Russes, tandis que ceux-ci se retrouvent dans le camp opposé à leurs frères bulgares, etc.), et que les mouvements de troupes vont soit mêler soit opposer des peuples marqués par des oppositions culturelles et linguistiques qui ne recouvraient pas nécessairement des alliances stratégiques. Dans le journal d'Yvonne apparaîtront les Roumains, bien sûr, mais aussi les Bulgares, les Russes, les Serbes et les Turcs, ainsi que, épisodiquement, des Français ; les Allemands sont aussi cités, bien entendu. Par ailleurs, sont évoquées des ethnies qui ne renvoient pas à des définitions nationales, les tziganes et les juifs.

Yvonne Blondel est française, mais aussi roumaine d'adoption : « depuis que je suis devenue roumaine » écrit-elle le 8 mars 1917. Elle est effectivement roumaine par mariage, mais aussi par un choix familial, ses parents ayant eux aussi décidé de rester, au moins quelque temps, en tout cas après la fin de la mission du père d'Yvonne, en Roumanie. Son adhésion à la Roumanie est affective, elle prendra fait et cause pour ce pays, après que son père a travaillé à faire entrer la Roumanie dans le conflit au côté de la France. Elle est donc identitairement à la fois très proche du regard roumain tout en conservant évidemment les distances culturelles de son milieu d'origine.

Cette alliance roumano-française s'appuie sur un fonds identitaire commun, réel ou mythique, dans tous les cas très agissant dans les relations historiques entre les pays, qui est la

latinité. Cette latinité, valeur culturelle supérieure (dont le fondement, on y reviendra, est tout aussi bien linguistique) va s'opposer d'un côté aux traits « boches », ou germains, de l'autre aux traits « slaves ». Au besoin, à tous les deux d'un seul mouvement, comme dans ce passage qui suit une anecdote illustrant la générosité d'un soldat roumain vis-à-vis d'un ennemi :

« Voilà bien notre race latine, avec son fond d'humanité admirable. Je suis certaine que jamais un Boche, avec sa prétentieuse kultur et encore moins un Bulgare, avec son farouche slavisme, n'auraient eu de semblables réactions (7 septembre). »

Dans sa latinité, le Roumain s'oppose également au Hongrois, allié de l'Allemand dans le conflit : peu d'allusions aux Hongrois pourtant, en dehors de ces quelques qualificatifs peu significatifs, en tous cas pour les deux premiers :

« Les vœux les plus ardents jaillissent du cœur de la Transylvanie pour que l'on chasse à jamais de ce coin de rêve l'infect Hongrois, l'horrible Hongrois, le sauvage Hongrois (25 septembre). »

Cette évaluation est d'ailleurs attribuée à Maritza, la cuisinière d'Yvonne, mais cette dernière ne connaît pas les Hongrois, qui n'ont d'autre caractéristique que d'être, comme les Slaves et les Germains, des barbares ennemis des peuples latins.

Les Bulgares, évidemment, sont porteurs de toutes les tares, parce qu'ils sont à la fois slaves, alliés des Allemands, ennemis directs et envahisseurs. Les historiens ont rapporté le caractère extrêmement violent de la campagne de la Dobroudja, et bien entendu, les atrocités commises sont relatées en détail par Yvonne. La férocité, la sauvagerie, la trahison du Bulgare n'ont pas de bornes. A l'occasion, pourtant, l'opposition Roumain-Bulgare peut porter sur des traits culturels plus précis :

« Ces petites agglomérations de ce Durostor [...] Les unes sont nichées dans des fonds de vallées, d'autres, au contraire, ont égrené leurs maisonnettes sur les collines où elles semblent accrochées comme de légères cases dans la verdure. Elles n'ont pas la note accorte et claire de nos villages roumains, égayés de leur blanc badigeonnage et de leurs cerdacs fleuris. Ces villages sont le plus souvent du ton ocre de la terre, dont ils paraissent avoir surgi. Les communes bulgares sont d'une architecture plus soignée. La forme habituelle de leurs maisons, basses, carrées et trapues comme eux, s'avance en son milieu dans un cerdac carré. Mais, autour de la demeure, à part quelques exceptions, tout est vide, nu et sans âme. »

L'habitat révèle le peuple, et l'absence d'âme des Bulgares, c'est-à-dire par contrecoup, la supériorité spirituelle des Roumains.

Pour les Russes, ils sont des alliés, mais des alliés peu fiables, et l'on peut dire que d'une certaine façon, Yvonne partage en partie l'animosité des Roumains envers les Russes, tout en accordant pourtant à ces derniers une certaine bienveillance, des circonstances atténuantes. Sauvages comme les Bulgares et les Hongrois, certes, mais pas nécessairement cruels ; avant tout « désolants d'insouciance », maladroits et incompetents :

« Des soldats russes, roux et forts comme des ours, nous ont aidés toute la matinée avec entrain et leurs bonnes volontés comprenaient nos gestes animés et bousculeurs. Quand ces incultes slaves rient, ils prennent des expressions de bons gros chiens. »

Pour ce qui est de la Roumanie, les différences culturelles vont pouvoir s'affiner et concerner des traits plus précis entre les régions. Si les Russes, qui ont « des visages souvent taillés à la va-vite par le créateur », font l'objet de différences incompréhensibles et insaisissables (« On m'a présenté des tas de types, très différents les uns des autres, nés dans tous les coins de cette immense Russie, avec des noms impossibles à prononcer et encore plus à retenir »), les Roumains, eux, plus proches, plus humains et par conséquent mieux différenciés, relèvent d'une analyse d'ethnologue :

« Les natures diffèrent un peu selon les provinces qui les ont vu naître, un Olténien réagira un peu différemment d'un Moldave, mais malgré tout, ils ont de grands points communs. Ces gens très simples, parfois sans aucune culture, venant du fin fond de leur campagne, vous étonnent par leur jugement et leur bagage énorme de bon sens. J'apprécie tout particulièrement une certaine retenue et une politesse innée, qui n'a rien de servile. »

Quant aux Serbes, alliés eux aussi, ils bénéficient d'un traitement à part :

« Cette race serbe, que j'approche pour la première fois, est bien curieuse. De tous, ils sont certainement sinon les plus sympathiques, au moins les plus endurants. La douleur est supportée par eux avec une résignation et un silence impressionnants. Ils ont l'air, paupières et bouches closes, de se murer dans leurs douleurs intérieures. Leurs traits se durcissent, ils prennent un faciès et des angles qui les font ressembler à des oiseaux de proie, aux aigles de leurs sauvages Monts Tatra. Quand on touche leurs plaies, ils tiennent leurs poings fermés et durs, comme pour retenir leur volonté de ne pas crier. Les Serbes ont été endurcis par les luttes que leur race a endurées pour se maintenir en vie. Mickiewicz, le grand poète polonais a dit d'eux : "Les Serbes sont un peuple enfermé dans leur passé et dans les souffrances de leur race" (28 septembre). »

Dans la mesure même où les Serbes comme les Russes parlent des langues inconnues d'Yvonne, ils pourront d'autant plus facilement être identifiés à une sorte de bestiaire métaphorique culturel : les Russes sont des ours ou de « bon gros chiens », tandis que les Serbes ont des allures d'oiseau de proie.

Dans la première partie du journal, alors que Yvonne Camarasescu est encore préfète du département de Silistra, elle est amenée à côtoyer des populations très diversifiées. D'après St. Romansky, de l'Académie de Sofia, il y avait dans le quadrilatère 134 000 Turcs, 106 000 Bulgares, 12 000 Tziganes, 11 000 Tatares, et seulement 6 000 Roumains. Ces chiffres sont probablement soumis à une distorsion partisane : les historiens roumains et bulgares ont décrit l'histoire chacun à leur façon, y compris dans des cadres scientifiques. Cette statistique vient à point nommé pour dénoncer le peu de légitimité de l'occupation roumaine. Cela dit, il apparaît dans le journal d'Yvonne que ces populations, en particulier les deux premières, étaient particulièrement présentes. Les Turcs ont beau être militairement alliés aux puissances centrales, Yvonne a pour eux de l'attachement, car ils représentent une population locale menacée, pacifique et surtout exotique, c'est à dire pittoresque et saisie en harmonie avec le décor qui l'entoure :

« Des Turcs, aux allures toujours dignes, poussaient ce noir cortège vers le Danube. Jeunes et vieux portaient des pantalons bouffants de ce beau et franc bleu turc, enjolivés de dessins géométriques en ganses noires. Sur leurs têtes, les turbans blancs et jaunes ou à petites lignes bariolées, s'enroulaient savamment. Les jeunes gens avaient tous une fleur sur l'oreille, le plus souvent une rose parfumée. Une fois de plus, j'ai constaté combien le Turc et le buffle composent une harmonie parfaite (28 août). »

Les tziganes suscitent eux aussi un discours partiellement exotique. A la différence des Bulgares, des Slaves ou des Allemands, qui relèvent essentiellement de critères culturels et de traits de caractère en opposition aux Latins, (sauvages, farouches, prétentieux, vs humains, civilisés, etc.) les tziganes, aux faces « noiraudes » sont remarquables par leurs traits physiologiques :

« Les tziganes surtout, avec leur système pileux, plus impénétrable qu'une forêt vierge, nous donnent bien du fil à retordre. Même la tondeuse a un mal infini à prospecter dans ces toisons en friche (19 septembre). »

Pour ce qui est des juifs, ils sont victimes du discours antisémite ordinaire partagé par beaucoup de Français du milieu d'Yvonne à cette époque. Ils ne se rangent dans aucune des catégories auxquelles peuvent être assimilés les autres peuples ou ethnies. Le trait principal qui les caractérise est leur *étrangeté*, comme si, dans un conflit qui oppose différentes races,

des barbares et des civilisés, des animaux sauvages et de fragiles agneaux, ils n'avaient pas leur place, venant d'un autre monde, du monde du ghetto, précisément.

Images de langues

C'est dans ce contexte que s'inscrivent les représentations de langues que l'on peut relever dans le texte du journal d'Yvonne Blondel. Elle vit au sein d'une région multilingue. John Reed, dans son récit sur les guerres balkaniques, décrit ainsi une soirée à Salonique en 1915 :

« Une nuit, nous étions assis dans un music-hall, en train de boire notre mastica, une sorte d'absinthe grecque. En tête de programme, il y avait une chanteuse (le mot était annoncé en français) grecque qui chantait des chansons d'amour roumaines en espagnol; des danseurs russes lui ont succédé, puis un comique allemand de Vienne qui racontait ses histoires en français. Il y avait aussi un comédien ambulant américain qui portait sept chemises qu'il ôtait l'une après l'autre: chaque fois, on découvrait une phrase drôle écrite au dos, et elle était toujours en caractères hébraïques. »

De son côté, Yvonne raconte qu'adolescente elle et ses amies volaient dans les trains les plaques multilingues suggérant de ne pas cracher par terre ou de ne pas se pencher au dehors. Dans une région balkanique, il était possible de faire moisson de ce genre de plaques.

Une autre image est donnée par Yvonne plus tard de ces coexistences de langues : elle fuit Braïla dans un convoi surchargé qui emmène une quantité excessive de passagers vers Iasi et écrit : *« Dans ce train, roulant tant de races différentes, toutes les langues et tous les dialectes se mêlaient dans la nuit oppressante »* (14 décembre). Belle image d'une Babel entraînée dans la nuit par une locomotive affolée.

On ne s'étonnera pas, s'agissant d'une Française qui partage tout de même certains traits de caractère de ses compatriotes, qu'elle ait pour la langue française une certaine préférence :

« Notre langue française nous a semblé douce et belle ce soir, au milieu du charabia russe et serbe. Malgré le ronronnement de tous ces Slaves, nous avons pu isoler notre causerie amicale (15 septembre). »

L'opposition langue et charabia ou ronronnement recouvre celle que nous avons notée plus haut entre les barbares et les latins.

Cependant, pour apprécier mieux la musicalité d'une langue, il est nécessaire de ne pas la connaître, afin qu'elle reste un objet distinct et entier, échappant à la pénétration sémantique qui en quelque sorte la parasite. Yvonne Blondel s'en veut longtemps d'une réplique qu'elle a jugée stupide à une question de la reine Marie :

« Se tournant vers moi, la Princesse me demanda si je parlais l'anglais. Avant que je réagisse, mère se lançant sur une flatterie, répondit que je trouvais cette langue si belle que je n'avais pas voulu l'apprendre, de peur de la parler mal ! (12 septembre). »

Cette réponse avait cependant quelque chose de sensé. La langue utilisée devient utilitaire, instrumentalisée, elle perd de sa plasticité, de sa musicalité, éventuellement de son exotisme. Le charabia russe, incompris, s'il est manipulé par la langue des femmes, peut offrir à l'auditrice un réel plaisir esthétique :

« J'éprouve un vrai plaisir de l'ouïe en entendant le russe parlé par des femmes. Les phrases se dévident sans coupure brusque et avec des bas et des hauts chantants, pleins de musicalité. À l'encontre d'autres langues étrangères que l'on ne posséderait pas, on peut écouter le russe sans s'énerver de ne pas saisir le sens des conversations. (5 novembre). »

Dans un autre passage, et à propos du serbo-croate, cette fois, Yvonne donne une description plus précise :

« Un Serbe a chanté avec une voix chaude de baryton pleine d'une ampleur sauvage. Dans cette langue dure, à coins brisants, il m'a semblé méritoire d'arriver à produire quelque chose de mélodieux. J'ai prié le colonel de me traduire le refrain, étant curieuse d'apprendre quelle en était la pensée dominante. Ce n'était ni l'amour, ni le regret de la famille ou du pays, mais toujours la lutte, la guerre et la mort (24 décembre). »

On constate qu'à de nombreuses pages de distance, une cohérence des images s'installe : les Serbes ont les poings « durs », des « faciès et des angles » et ils ont une langue « dure », « à coins brisants ». A l'opposé, on pourrait remarquer que les Allemands, assimilés aux Zeppelins qui bombardent la Roumanie, relèvent d'images rondes et grasses :

« Cette rose saucisse, image parfaite du pesant boche, amateur de charcuterie et de bière qui, en se dandinant dans les airs, viole le secret de tous leurs gestes (19 septembre) ; leurs gros ventres de boches enceintes (11 septembre) ; le cigare argenté boche (13 septembre) »

Les Bulgares relèvent d'un registre parent : Yvonne imagine les paysages de sa Dobroudja « gâchés par la traînée des uniformes bulgares, comme par la bave d'une chenille ».

Contacts de langue dans le journal intime d'Yvonne Blondel

Française épouse d'un Roumain, et installée en Roumanie depuis neuf ans (1907), Yvonne Blondel a appris la langue de son pays d'adoption. Elle évolue, certes dans des milieux où l'on parle français depuis fort longtemps (on se souvient du mot de Voltaire : « Pendant que nous sommes la chiasse du genre humain, on parle français à Moscou et à Yassi [= Iasi]. Mais à qui le doit-on, ce petit honneur ? à une douzaine de citoyens qu'on persécute dans leur patrie », *Lettre à Monsieur le comte d'Argental*, 4 avril 1762). Son mari, les politiques, les ministres comme Take Ionescu qui a été témoin de son mariage, parlent français. Mais le journal montre qu'Yvonne s'intéresse au pays où elle vit, qu'elle est curieuse de suivre la teneur de toutes les conversations qu'elle entend autour d'elle. Cette curiosité linguistique est encore à l'œuvre dans son journal où elle nous confie que, les mois passant, elle s'est mise à apprendre le russe.

Cette connaissance du roumain va permettre d'introduire dans le journal des citations de propos tenus par des responsables ou des soldats. Par exemple, lorsqu'elle met dos à dos Russes et Roumains dans leur mépris mutuel, elle va citer les propos roumains en langue originale et traduire les propos russes :

« Roumains, Russes, se crachaient dessus avec un ensemble admirable, cherchant à rejeter la faute les uns sur les autres. Les Russes disaient entre eux : "O, ces Roumains !" et les Roumains chuchotaient : "Ati vazut rusii ? [vous avez vu ces Russes ?]" (17 septembre). »

Cela dit, ces citations sont assez rares, on n'en trouvera pas plus d'une dizaine dans le texte du journal. Elles peuvent renvoyer à des propos militaires d'une certaine vulgarité :

« L'un d'eux, en langage simple et cru, a synthétisé leur préoccupation en me disant : "Inamic în fata, bine, dar în c...!!!" [Avoir l'ennemi devant soi, ça va, mais l'avoir dans le c...] (15 septembre). »

« À l'État-major, le pontifiant général Iliescu, léger et ironisant, a dit textuellement au préfet : "Sunteti niste c... !!!" [Vous êtes des m...], paroles charmantes et pleines de dignité de la part d'un chef (5 septembre). »

Soit souligner le caractère dramatique d'une scène où apparaissent des personnages populaires en proie au malheur ; une vieille paysanne a vu mourir son cheval sous un bombardement :

« Avant de me suivre, elle embrassa son vieux serviteur sur le museau et me fit jurer qu'on enterrerait la bête avec soin et bien profondément pour que les chiens ne viennent pas gratter la terre, et le manger ! En parlant de cette bête aimée, elle disait "Costica al meu" [Mon Costica], comme s'il avait été vraiment son fils (28 septembre). »

Ou encore une scène comique au cours de laquelle une amie d'Yvonne rechigne à subir une piqûre :

« Avec des mines pitoyables et des pleurnicheries qui déclenchaient son pauvre œil louchon de la cave au grenier, elle criait à tue tête à Georges Mumu, ému et accablé : "Nu ma lasa taticu, nu ma lasa ! [Ne me laisse pas, petit père, ne me laisse pas !]" (10 novembre). »

Le roumain, comme dans l'exemple cité plus haut, peut servir à souligner l'antagonisme entre les Russes et les Roumains, y compris sur le plan musical et linguistique :

« Des Russes voulant sortir leurs talents entonnèrent un chœur avec leurs gosiers profondément sonores. Nos Roumains écoutaient mais tous n'étaient pas charmés. Un petit soldat aux yeux de braise chuchota que cette musique : "era prea grea !" [C'était trop difficile !] et finit par les envoyer au diable (26 septembre). »

Cependant, l'intrusion du roumain dans le texte est essentiellement liée au vocabulaire, et Yvonne s'en sert pour désigner des réalités proprement roumaines, qui ne pourraient être traduites en français sans perdre leur lien avec le référent spécifique auquel elles font allusion.

Lexique

J'ai relevé dans le lexique que j'ai placé dans l'édition à la fin du journal environ 90 termes roumains utilisés par Yvonne Blondel et que l'on peut classer de la manière suivante :

Termes relevant de l'alimentation, de la cuisine, des mets, fruits, légumes, etc. : ştrudel (gâteau feuilleté), fasole (haricots), mărar (fenouil), arpacaş (gruau), tocană (ragoût, civet), mititel (petit rouleau de viande hachée), murătură (légumes confits), pepene (pastèque), busuioc (basilic), cozonac (brioche), ţuică (alcool de prunes), salam (saucisson), şerbet (sorbet), caşcaval (fromage à pâte pressée), imambaialdi (plat d'aubergines à l'ail), rahat (rahat-loukoum, gâteau turc).

Termes servant à désigner les personnes, selon leur type, les liens de parenté, etc. : moş (vieillard, père), coană (dame), domn (monsieur), fin (filleul), muiere (femme), naş (parrain), babă (vieille), gospodină (ménagère), mitocan (malotru), muscal (Russe), cadână (odalisque), musafir (invité), porc (porc), pui (petit).

Métiers, occupations, grades : subchirurg (aide chirurgien), cercetaş (éclaireur, scout), graniţer (douanier), dorobanţ (soldat d'infanterie), haiduc (bandit d'honneur), dascăl (chantre d'église), rânduş (homme de peine, valet), sacagiu (porteur d'eau).

Vêtements : şoşon (snow-boot), bocanc (brodequin), opincă (sandale de paysan), şalvari (culotte orientale, mauresque).

Musique, danse : brîuleţ (danse populaire roumaine), coloratură (it. coloratura), sîrbă (danse populaire roumaine), taraf (petit orchestre tzigane), lăutar (joueur de violon dans un orchestre populaire).

Habitation, objets d'intérieur : parter (rez-de-chaussée), plapumă (matelas), albie (auge), ceaun (chaudron), copăiţă (auge), puf (duvet), rogojină (paillason), cerdac (véranda), conac (manoir).

Relations sociales : înapoiat (arriéré), iarmaroc (foire, marché), taifas (bavardage), tablă (trictrac), bacşiş (pourboire), saftea (première vente), chef (envie), mahala (faubourg, banlieue), geamie (mosquée).

Animaux : mops (bouledogue), fluturaşi (papillon), porc (porc), pui (poulet).

Moyens du transport, vocabulaire du voyage : șlep chaland), birjă (fiacre), popas (halte, étape).

Éléments naturels : baltă (mare), crivaț (vent du nord, bise).

Divers : deparazitare (déparasitage), lojă (loge), a tulbura (troubler), dor (mélancolie), drac (diable), mâine (demain), plouat (mouillé, trempé).

Étymologiquement, ces termes se répartissent selon les grandes familles étymologiques du roumain, particulièrement pour ce type de vocabulaire qui concerne le folklore et la vie quotidienne. Grossièrement, on peut répartir les termes cités ci-dessus en familles : mots d'origine slave : 27% ; latine : 24% ; turque : 23% ; grecque : 8% ; hongroise : 5% ; française : 5% ; albanaise 3 % ; italienne : un terme.

Il faut se souvenir qu'une partie du journal relate des événements qui se situent dans la Dobroudja, région majoritairement peuplée de Turcs, ce qui augmente sans doute, mais pas de manière décisive, la proportion des termes d'origine turque (la plupart de ces termes sont en usage dans toute la Roumanie). Par ailleurs, on a groupé dans la même famille slave des termes qui peuvent provenir soit du bulgare, soit du serbo-croate, soit de l'ukrainien, ou du russe. Enfin, l'étymologie est difficile souvent à établir : un même mot peut désigner dans une région donnée, soit en grec, soit en albanais, soit en bulgare une même réalité sans qu'on puisse déterminer avec certitude quelle en est l'origine.

On s'intéressera à la manière dont ces emprunts roumains sont insérés dans le texte français. Pour ma part, pour l'édition du journal, j'ai choisi par commodité, et pour le confort du lecteur, de mettre en italique tous les termes non français utilisés par Yvonne Blondel. Mais, comme on peut l'imaginer, il n'y a pas de règle définitive dans le texte original. Soit la journée du 2 septembre : je recopie les passages où il y a des emprunts tels qu'ils figurent dans l'original.

« Ces petites agglomérations de ce Durostor [...] n'ont pas la note accorte et claire de nos villages roumains, égayés de leur blanc badigeonnage et de leurs cerdac fleuris. [...] »

Perdue dans un village turc au bord de la frontière, voilà une sympathique gospodaria créée par une jeune institutrice roumaine [...]

De pauvres meubles, des ballots informes, les traditionnels ustensiles de tout ménage roumain qui se respecte, la "albie" et le "ceaun". Tout ce bric-à-brac lié avec des cordes brinquebalées à chaque cahot. Couronnant ce triste ensemble, quelques plantes vertes que la gospodine n'a pas eu le cœur d'abandonner, se balancent et presque toujours un maigre et poussiéreux laurier rose fleurit mélancoliquement le convoi. »

Les termes cerdac [véranda], gospodaria [ensemble des biens d'un paysan], gospodine [maîtresse de maison] (ce dernier étant même francisé dans sa terminaison, nous y reviendrons tout à l'heure) ne sont distingués du texte français par aucun artifice typographique. Seuls « albie » [auge] et « ceaun » [chaudron] sont mis entre guillemets, mais c'est qu'ils sont aussi mis en valeur sémantiquement : ils représentent des objets caractéristiques d'une culture. De même dans la phrase :

« Pour moi, qui avais tant désiré hier soir du Beethoven et du Chopin... cette crécelle répétant sans cesse les cadences énervantes d'une "Sarbă" ou d'un "Brauleț" ne pouvait que me rouler en boule comme un hérisson ! »

Les noms de ces deux danses folkloriques sont mis entre guillemets – ils sont d'ailleurs dotés de majuscules.

On peut trouver entre guillemets un terme comme « dor » [nostalgie], si spécifiquement roumain que les Roumains prétendent qu'il est intraduisible, mais Yvonne l'emploie sans parfois sans guillemets comme dans l'expression : « j'ai parfois bien dor des chers parents ».

Les guillemets ou non-guillemets ne constituent qu'un des aspects de la naturalisation du vocabulaire roumain par le texte. Un autre aspect réside dans la prise en compte ou non des caractéristiques phonologiques du roumain et de leur transcription orthographique. Le roumain comprend par exemple 20 phonèmes consonantiques contre 17 en français ; il ne connaît pas la nasalisation, etc.

Yvonne Blondel n'ignore pas les signes orthographiques particuliers au roumain qui sont le *ă* pour noter la voyelle centrale moyenne (la voyelle centrale fermée, qui n'existe pas en français, était notée *â* à l'époque où Yvonne tient son journal, elle a été plus tard notée *î* à la suite d'une réforme orthographique), la fricative prépalatale sourde notée *ș*, l'affriquée dentale sourde notée *ț* (pour des raisons qui tiennent à la phonétique *française*, on transpose parfois le *ț* en *tz*, comme dans *Constanța* qui s'écrit souvent en français comme le fait Yvonne Blondel elle-même, *Constantza*, alors qu'il se prononce en roumain « *Constantsa* »). Obéissant à des motivations d'ordre pratique, et par souci d'uniformité, j'ai renoncé à utiliser cette graphie dans le corps du journal, dans l'édition.

Comme on peut l'imaginer, la transcription dans le journal des caractères spécifiques au roumain n'est pas systématique, mais elle n'est pas davantage ignorée d'Yvonne (dans l'exemple cité plus haut : « *Sarbă* » au lieu de *sîrbă* ou *sârbă* (danse populaire), « *Brauleț* » au lieu de *brîuleț* ou *brăuleț* (autre danse populaire)). Il ressort pourtant qu'un terme dans lequel est utilisé un signe orthographique spécifique sera davantage marqué et par conséquent moins intégré au texte français qu'un autre. Ils jouent en ce sens un rôle de marquage, à la manière des guillemets. Dans la journée du 28 septembre on trouvera « *borș* » (soupe) avec sa graphie en *ș* ou encore « *babă* » (vieille) avec *ă* qui cumulent donc les signes de différenciation. Inversement, le 18 septembre, Yvonne évoque des *bacsis* (pourboires) sans guillemets et sans *ș*, le mot lui paraissant suffisamment assimilable au français. Rien de systématique cependant : *moșie* (terre, domaine), correctement orthographié, n'a pas de guillemets.

A l'opposé, l'intégration du vocabulaire roumain pourra passer par l'appropriation morphologique. Dans les exemples cités plus haut, les termes « *sîrbă* » et « *albie* » (auge) sont bien identifiés comme féminins et les termes « *brîuleț* » (danse) et « *ceaur* » (chaudron) comme masculins : d'une certaine façon il y a une intégration équilibrée entre une marque française de genre et le terme étranger. L'intégration sera plus complète lorsque Yvonne utilise la marque française du féminin sur un terme roumain : *gospodine* (ménagère) ou *rogojine* (paillason) au lieu de *gospodină* et *rogojină*. Mais, un peu plus bas, elle fait entrer en conflit les formes françaises et roumaines de l'article : une *moșia* (vieille) (la terminaison en *a* de *moșia* représente l'article défini postposé, il aurait fallu *moșie*).

Mais il arrive souvent, très souvent même à Yvonne d'adopter le pluriel français au lieu du pluriel roumain : si Yvonne note bien le pluriel *birje* de *birjă* (fiacre) ou *babe* de *babă* (vieille) (ces mots étant d'ailleurs entre guillemets), elle écrit couramment *conacs* (manoir), *cerdacs* (vérandas) *musafirs* (invités), etc. au lieu de *conace*, *cerdace* ou *cerdacuri*, *musafiri*, etc (et l'on ne s'étonnera pas de trouver la forme *musafiris*, qui cumule les deux morphologies du pluriel). Le mot roumain se trouve ainsi morphologiquement francisé. L'un des exemples les plus amusants de cette appropriation morphologique est peut-être celui de l'application d'une forme conjuguée française à un verbe roumain :

« *Un soir, nous étions, Stella Eliade et moi, au cinéma Select. Nous finissions de nous pâmer devant le beau et "tulburant" Psilander qui déployait son charme froid dans un film du grand nord (10 septembre).* »

L'acteur danois Valdemar Psilander est l'occasion ici d'une intéressante greffe linguistique, d'autant que le mot roumain correspondant *tulburător* [troublant] était à la disposition de la diariste. Cela dit, il faut noter le goût prononcé d'Yvonne pour les néologismes, parfois très séduisants, dont elle émaille son discours en français :

« Tant de beauté endiamantée fusait des eaux coupées par notre étrave, que tout le reste était oublié ...
 À notre arrivée, les vieilles turcaudes se sont terriblement agitées ...
 Des murs, de couleur marronnante ...
 Je fus très réconfortée de son geste spontané et me remis également à tontonner de mon côté, les forces soudain raffermies.
 Je revoyais, en été 1914, s'avancer majestueusement vers notre petit port le yacht Royal, oriflammé jusqu'au grand mât ...
 Scandaliser le ratatinage des provinciaux, derrière leurs fenêtres bien closes, sur le salpêtre de leurs demeures ...
 Parmi ce que j'ai aimé, j'ai pêché au hasard quelques petits boîtillons, un vase, un coussin ...
 Entre les tampons, des soldats rangés et pressés comme sardines en boîte, s'invectivaient sonorement à la mode roumaine, en invoquant souvent mesdames leurs mères ...
 Il buvait sec, la Saint-Georges breloquant sur le cœur ... »

Ces néologismes témoignent de l'inventivité verbale d'Yvonne Blondel et de la plasticité de son discours. Parmi eux, on fera cependant un sort tout particulier à ce qu'il faut bien appeler des « roumanismes » (emprunts lexicaux ; calques), qu'on ne s'étonne pas d'entendre chez des locuteurs roumains parlant le français, mais qui ne peuvent que surprendre chez une Française qui, vivant en Roumanie, semble avoir subi une contamination linguistique caractérisée. Je donnerai seulement quelques exemples tout à fait significatifs :

Le mot « réactionner », du roumain *a reacționa* [réagir] est une « faute » assez courante chez les roumanophones parlant le français. Or, on peut lire dans le journal d'Yvonne : « Avant que je réactionne, mère se lançant sur une flatterie, répondit que je trouvais cette langue (il s'agit de l'anglais) si belle que je n'avais pas voulu l'apprendre, de peur de la parler mal ! » ; ou encore : « Les natures diffèrent un peu selon les provinces qui les ont vu naître, un Olténien réactionnera un peu différemment d'un Moldave, mais malgré tout, ils ont de grands points communs », etc. Cette « faute » peut être assimilée aussi bien à l'inventivité lexicale d'Yvonne qu'à la proximité du roumain qu'elle entend parler et qu'elle parle tous les jours.

Il en est de même pour le mot *saisoniste*, du roumain *sezonist*, estivant : « des collections de brimborions et colifichets qui y sont exposés en été, pour tenter les saisonistes ».

Parfois encore ce sont des expressions roumaines qui sont traduites mot à mot du roumain en français, où elles n'ont de sens que pour un roumanophone : « Pourtant, je ne me sentais pas dans mes eaux et je ne pus rien manger » (en roumain : *a nu fi în apele sale* : ne pas être dans son assiette) ou encore : « Sous son bras, il gardait avec soin une serviette de marocain jaune, bourrée à refus qui contenait les rapports secrets » ; « en défilant avec ma troupe de porteurs et de bagages devant les wagons, j'ai pu constater qu'ils étaient pleins à refus » : il s'agit d'une traduction littérale de *plin pînă la refuz* : comble, bondé.

Le journal d'Yvonne fonctionne ici comme un petit laboratoire linguistique. Peut-être peut-il servir à illustrer des phénomènes, comme les calques, les emprunts, les alternances et mélanges codiques ..., qui se produisent à plus grande échelle dans des situations de langues en contact.

Bibliographie

DODILLE Norbert, (sous presse), *Le Journal de guerre d'Yvonne Blondel*, texte établi par Norbert Dodille, préface de Norbert Dodille, L'Harmattan.